

Le Voyage de Magellan : les grandes étapes

Première étape – Les confrontations de Magellan et des capitaines espagnols

« La tâche la plus difficile dans ce voyage consiste à tenir constamment groupés les cinq voiliers aux tonnages si différents et dont chacun a sa vitesse particulière : si l'un d'eux s'égaré, il est perdu à tout jamais dans l'océan sans fin. C'est pourquoi déjà avant le départ Magellan a élaboré, d'accord avec la Casa de Contratacion, un système spécial en vue de maintenir entre ses navires un contact permanent. Certes on a communiqué aux « contremaîtres », aux capitaines et aux pilotes la direction générale, mais en pleine mer seul vaut l'ordre de suivre purement et simplement le sillage du Trinidad, le vaisseau amiral. Le jour cela ne présente aucune difficulté. Même par gros temps, les navires peuvent se maintenir constamment en vue. Mais la nuit, la chose est beaucoup plus difficile: il faut employer un système particulier de correspondance par signaux lumineux. À la tombée de la nuit, on installe à l'arrière du Trinidad une torche allumée dans une lanterne, afin que les autres navires ne le perdent pas de vue. Mais si, outre la torche, on allume encore sur le Trinidad deux lanternes, cela signifie que les autres navires doivent ralentir l'allure ou louvoyer à cause du vent défavorable. Trois lumières signifient qu'une rafale est proche et qu'il faut amener la voile basse, quatre qu'il faut supprimer toutes les voiles. Un feu sur le vaisseau amiral ou des coups de canon signifieront qu'il faut avancer avec prudence à cause de la proximité de bas-fonds ou de bancs de sable. Bref, un système de signaux ingénieux prévoit tous les cas ou accidents possibles.

À chacun de ce signaux chaque navire doit répondre immédiatement de la même façon, afin que le capitaine-général sache que ses ordres ont été compris et exécutés. En outre chaque jour, avant la tombée du soir, chacun des quatre navires doit se rapprocher du vaisseau amiral, saluer le commandant par les mots suivants : «Dieu vous garde señor capitaine général et maître et bonne campagne» et recevoir ensuite les ordres pour la nuit. Au moyen de ce rapport quotidien, la discipline semble être assurée dès le premier jour. Le vaisseau amiral conduit et les autres suivent le premier indique la direction à suivre, et les capitaines obéissent sans dire un mot.

Mais précisément, le fait que la direction de la flotte ne cesse pas un instant d'être entre les mains sévères et résolu, d'un seul homme et que ce Portugais inabordable et silencieux, obstiné dans son secret, les fait mettre en rang chaque jour comme des recrues et les renvoie ensuite après leur avoir communiqué ses ordres, comme s'ils étaient de simples matelots, ce fait indispose fortement les capitaines des autres navires. Sans doute avaient-ils pensé - et non sans raison, il faut le dire - que, si Magellan avait jusqu'alors évité avec tant de soin de donner le moindre renseignement sur le cours et le but du voyage, c'était pour ne pas livrer le secret du paso aux bavardages et aux recherches des espions, mais qu'une fois en pleine mer il se départirait de cette attitude, les convoquerait à bord du vaisseau amiral et leur expliquerait enfin, à l'aide de ses cartes, le plan qu'il avait tenu jusque-là si jalousement caché.

Au lieu de cela ils constatent que Magellan est devenu plus taciturne, plus froid, plus inabordable encore. Il ne les convoque pas à son bord, ne leur demande pas leur opinion, ne fait pas une seule fois appel à leurs conseils. Ils n'ont qu'à suivre en silence le pavillon amiral pendant le jour et la lanterne durant la nuit, comme le chien suit son maître. Pendant quelques jours les officiers espagnols acceptent avec flegme l'assurance avec laquelle Magellan les conduit. Mais lorsque ce dernier, au lieu de prendre la direction du sud-ouest vers le Brésil, se maintient dans celle du sud et continue à longer jusqu'au Sierra Leone les côtes de l'Afrique, Juan de Cartagena à l'appel du soir en demande les raisons. (...) Le capitaine du plus grand navire et superviseur de la couronne d'Espagne a parfaitement le droit de demander à l'amiral pourquoi on a changé la direction qui avait été tout d'abord fixée. Quels ont les motifs qui ont déterminé Magellan à changer sa route ? Nul ne le sait (1).

*(...) L'un et l'autre peuvent s'appuyer sur un document officiel, Magellan sur celui qui lui attribue le commandement exclusif de la flotte, Juan de Cartagena sur le sien, qui le charge de surveiller tous les cas de négligence ou les manques de clairvoyance possibles « de la part des autres capitaines ». Mais l'adjoint a-t-il le droit de demander aussi des comptes à l'amiral ? Cette chose il faut la régler. Et c'est pourquoi, à la question que lui pose Juan de Cartagena concernant le changement de route, Magellan répond avec rudesse que « personne n'a d'explication à lui demander et que tous doivent lui obéir purement et simplement ». La réponse est brutale. Mais Magellan préfère agir tout de suite avec brutalité que se livrer à des menaces ou faire des concessions. Et par là on fait entendre nettement à la clique des capitaines espagnols (qui sont peut-être des conspirateurs) qu'ils n'ont aucune illusion à se faire, qu'il tient fermement la barre en main. » (Stefan Zweig, *Magellan, Vienne, 1938*)*

(1)- Lors des préparatifs du voyage, la Casa de la Contratacion de Séville et le roi, sous la pression des Castillans, n'ont cessé de vouloir limiter le nombre de Portugais embarqués. Il y en eut finalement au moins 31, plusieurs sous de fausses identités espagnoles. Au départ de Séville, les 5 navires étaient sous les ordres de Magellan et de 4 Espagnols : Juan Serrano, Gaspar de Quesada, Luis de Mendoza et Juan de Cartagena. Ce dernier fut nommé peu avant le départ « personne conjointe au capitaine-général », en remplacement du Portugais Rui Faleiro. Cartagena était probablement le fils naturel de l'évêque de Burgos et président du Conseil des Indes, Juan Rodriguez da Fonseca. Cette nomination était un défi à l'autorité de Magellan. Clairement, Cartagena était là pour le remplacer à la première occasion. (Jean-Paul Duviols et Xavier de Castro, *Idées reçues sur les grandes découvertes*, Chandeigne, mai 2019)

A partir de là les relations entre les deux hommes ne vont cesser de s'envenimer

*« Quand il pleuvait, il n'y avait pas de vent. Quand le soleil ardeait, c'était la bonace, et durant celle-ci il venait de grands poissons auprès des navires, qu'on appelait tiburoni (requins), qui ont des dents de terrible sorte et mangent les gens quand ils les trouvent vifs ou morts dedans la mer. Se prennent les dits poissons avec un hameçon de fer, que les marins appellent hame, desquels il en fut pris aucun par nos gens. Toutefois ils ne valent rien à manger quand ils sont grands, et encore les petit ne valent guère. (...) Il y a aussi une autre espèce d'oiseau, de telle nature que quand la femelle veut faire ses œufs, elle les va faire sur le dos du mâle et là même les œufs s'éclosent (il s'agit sans doute du pétrel tempête). Cette dernière sorte n'ont point de pieds et sont toujours en la mer. Il y a une autre sorte d'oiseaux qui ne vivent d'autre chose que de la fiente des autres oiseaux, qui est chose vraie, et se nomment cagaselo (mouette ravisseuse). (...) Il y a aussi des poissons qui volent, dont nous vîmes ensemble une si grande quantité qu'il semblait que ce fût une île en mer. » (Antonio Pigafetta, *Le voyage de Magellan, 1519-1522*)*

Deuxième étape – L'arrestation de Juan de Cartagena et l'arrivée au Brésil

« Puisque Magellan ne veut écouter aucun conseil, ne tolère aucune critique, il faut que toute la flotte se rende compte en quelle piètre estime il tient, lui, ce triste navigateur. Certes, ce soir-là, comme tous les autres, son navire, le San Antonio, s'approche du Trinidad pour faire son rapport et recevoir les ordres de Magellan. Mais Juan de Cartagena ne paraît pas sur le pont. Il envoie à sa place le quartier-maître, et ce dernier salue l'amiral par ces mots : « Dieu vous garde capitaine et maître. » Pas une minute, Magellan ne pense qu'il s'agit là d'une simple erreur. Si Juan de Cartagena le fait appeler seulement « capitaine » et non « capitaine-général », c'est qu'il veut montrer par-là devant toute la flotte qu'il ne se reconnaît pas le subordonné de Magellan. Aussi ce dernier fait-il savoir immédiatement à Juan de Cartagena qu'il espère qu'à l'avenir on le saluera comme il convient. »

Le 2 octobre 1519

« Pour la première fois, à l'occasion d'une infraction à la discipline dont un matelot s'est rendu coupable, l'amiral convoque à son bord les quatre capitaines. Il en a assez, pensent-ils, de cette atmosphère d'hostilité dans laquelle il vit. Il a compris, depuis que la route choisie par lui s'est révélée fautive, qu'il est préférable de demander leur avis à de vieux capitaines expérimentés que de les traiter comme quantité négligeable. Juan de Cartagena vient lui aussi, et comme il a enfin l'occasion de parler avec Magellan, il lui demande encore une fois pour quelle raison il a changé de route. À cette question, Magellan ne répond pas. Sans doute a-t-il son plan : provoquer, par son attitude froide et réservée, la colère de Juan de Cartagena. En sa qualité de fonctionnaire suprême du roi, ce dernier croit avoir le droit de parler

librement. En fin de compte, il semble qu'entre les deux hommes un incident violent ait éclaté, et que Juan de Cartagena se soit laissé aller à une sorte de refus d'obéissance. Or c'est justement une telle manifestation d'insubordination que Magellan a calculée d'avance et même espérée. Car maintenant il peut frapper. Aussitôt il fait usage du droit de justice absolu que Charles Quint lui a transmis. Il saisit Juan de Cartagena à la poitrine: « Vous êtes mon prisonnier! » Et il ordonne à l'alguazil de procéder à l'arrestation du rebelle.

Stupéfaits, les autres capitaines ont assisté à la scène sans dire un mot. Il y a quelques minutes à peine, ils étaient entièrement d'accord avec Juan de Cartagena; maintenant encore, ils sont au fond d'eux-mêmes avec leur compatriote, contre le commandant étranger. Mais la rapidité du coup de griffe, l'énergie démoniaque avec laquelle Magellan a saisi et fait arrêter son adversaire comme s'il s'agissait d'un vulgaire criminel, ont paralysé leur volonté.

En vain, Juan de Cartagena les supplie-t-il de venir à son secours. Aucun d'eux n'ose faire un pas, aucun d'eux n'ose même lever les yeux sur le petit homme trapu, qui, sortant pour la première fois de son mutisme obstiné, vient de faire preuve d'une telle énergie. Ce n'est qu'au moment où on va emmener Juan de Cartagena que l'un des capitaines se tourne vers Magellan et le prie humblement de ne pas faire mettre aux fers un gentilhomme espagnol. Qu'on le remette à l'un d'eux, en échange de sa parole d'honneur, comme prisonnier. Magellan accepte la proposition, à condition que Luis de Mendoza, à qui l'on confie la surveillance du rebelle, s'engage par serment à le tenir n tout temps à la disposition de l'amiral.

Par là tout est réglé. Une heure plus tard, un autre officier espagnol, Antonio de Coca, commande le San Antonio. Le soir, il salue correctement le capitaine-général du pont de son navire; rien ne paraît changé, et la flotte poursuit son voyage, sans nouvel incident.

Le 29 novembre, un cri poussé du haut de la hune annonce la côte brésilienne, qu'ils aperçoivent près de Pernambouc.

Le 13 décembre les cinq navires pénètrent après un voyage de onze semaines dans la baie de Rio de Janeiro. La baie, qui n'était certainement pas moins belle à cette époque-là qu'aujourd'hui, (...) dut apparaître aux équipages épuisés comme un vrai paradis. Ainsi appelé parce que découvert le jour de la Saint Janvier et aussi parce qu'on supposait que derrière le groupe d'îles qui en masque l'entrée se trouvait l'embouchure d'un rio, d'un fleuve, Rio de Janeiro est dans la sphère de possessions portugaises. S'il s'en tenait strictement aux ordres reçus, Magellan ne devrait donc pas débarquer. Mais, à cette époque, les Portugais n'ont pas encore installé de comptoir ni construit de forteresse aux canons menaçants. En fait, toute cette région est encore neutre. Aussi les navires espagnols peuvent-ils jeter l'ancre sans être inquiétés. À peine se sont-ils approchés du rivage que les indigènes se précipitent hors de leurs huttes et de leurs forêts et accueillent avec curiosité et sans méfiance ces étrangers qui viennent à eux couverts d'une cuirasse. Ils se montrent doux et paisibles, quoique par la suite Pigafetta apprenne avec regret qu'ils sont cannibales et qu'il leur arrive de temps en temps d'embrocher et de rôtir les corps de leurs ennemis abattus et d'en dévorer les meilleurs morceaux. Mais, à l'égard des Blancs, ils ne manifestent aucune disposition de ce genre, de sorte que les soldats n'ont pas à faire usage de leurs lances et de leurs arquebuses.

Au bout de quelques heures, un échange actif commence déjà entre les indigènes et les visiteurs. (...) Du paysage, il (Pigafetta) ne donne nulle description ; on ne peut d'ailleurs lui faire aucun reproche, étant donné que la description de la nature n'a été inventée que trois siècles plus tard par Jean-Jacques Rousseau. Ce qui provoque sa vive admiration, ce sont le fruit du pays, les ananas, « qui ressemblent à de grosses pommes de pin, mais ont une saveur extraordinaire », les batates, qui, elles, ressemblent à de châtaignes, et la canne à sucre. Il ne peut qu'être enthousiaste devant les prix extrêmement bas que les indigènes vendent leurs produits. Pour un petit hameçon ils donnent cinq ou six poules, pour un peigne deux oies, pour une petite glace dix perroquets aux couleurs magnifiques, contre une paire de ciseaux une quantité de poissons suffisante pour nourrir une dizaine d'hommes. Pour une clochette (et nous nous rappelons que les navires n'en avaient pas emporté moins de vingt mille), ils offrent une lourde corbeille de batates. Pour le roi d'une vieille carte à jouer, Pigafetta obtient même cinq poules, et encore les indigènes imaginent l'avoir trompé.

Tandis que Pigafetta se livre avec activité à son reportage, que les matelots passent leur temps à manger, à pêcher à la ligne et à se divertir avec les jeunes filles du pays, Magellan prépare la suite du voyage. Il ne lui déplaît nullement que l'équipage s'amuse, mais il maintient cependant une stricte discipline . Fidèle au serment qu'il a prêté au roi d'Espagne, il interdit tout le long de la côte brésilienne l'achat d'esclaves, ainsi que tout acte de violence, afin que les Portugais n'aient aucun motif de se plaindre.

Cette attitude loyale vaut encore à Magellan un succès particulier. Comme ils voient qu'on ne leur fait aucun mal, les indigènes perdent toute crainte, ils accourent en masse chaque fois qu'on dit la messe sur la plage. Ils contemplent avec curiosité les cérémonies étranges du culte, et comme ils remarquent que les Blancs, qui, croient-ils, leur ont apporté la pluie désirée depuis longtemps, s'agenouillent devant la croix, ils en font autant, ce que les pieux Espagnols interprètent comme un signe qu'ils se sont assimilés inconsciemment le mystère de la foi chrétienne.

*Lorsque, au bout de treize jours, à la fin de décembre, la flotte quitte la baie inoubliable, Magellan peut poursuivre sa route avec la conscience plus tranquille que beaucoup d'autres conquistadors de ce siècle. Car, s'il n'a pu conquérir ici des territoires pour Charles Quint, il a du moins gagné de nouvelles âmes à son maître céleste. Aucune violence n'a été commise contre qui que ce fût et personne n'a été arraché à son foyer. C'est dans la paix qu'il est venu, c'est dans la paix qu'il est reparti. (Stefan Zweig, *Magellan, Vienne, 1938*)*

Troisième étape - A la recherche d'un passage entre les deux océans

Les matelots ont quitté à regret la baie paradisiaque de Rio de Janeiro, et c'est à regret également qu'ils longent, sans pouvoir débarquer, la côte attirante du Brésil. Mais Magellan ne peut plus se permettre aucun repos. Une impatience fébrile le pousse en avant, à la découverte du passage, qui, d'après la carte de Martin Behaim et les rapports des Portugais, il suppose exister à un endroit précis. Si le récit des navigateurs portugais et les indications de

latitudes portées sur la carte de Martin Behaim sont exacts, ce passage doit en effet se trouver juste derrière le cap Santa Maria, et c'est pourquoi il poursuit sa route avec diligence. Enfin, **le 10 janvier**, le cap est atteint et un peu plus loin ils voient au-dessus d'une plaine illimitée se dresser une petite colline, qu'ils appellent Monte Vidi (aujourd'hui Montevideo). Pour échapper à la tempête, ils se réfugient dans l'immense golfe (...) Ce golfe n'est en réalité que l'embouchure du Rio de la Plata. Mais, à ce moment, Magellan l'ignore. (...) Pigafetta confirme que tous étaient alors convaincus qu'on avait enfin découvert le passage cherché. (...) Il envoie les trois petits navires dans ce qu'il croit être le canal qui conduit vers l'ouest... (...) Après de vaines recherches de son côté et au bout de quinze jours il aperçoit enfin les voiles des trois navires qui reviennent au lieu du rendez-vous. Mais, amère déception ! aucune flamme ne flotte joyeusement à leur mât... (...) désillusion. **(Stefan Zweig, Magellan, Vienne, 1938)**

Les navires poursuivent leur route en longeant les côtes de l'Argentine. Les marins sont inquiets, de plus en plus atteints par le froid hivernal : « Seuls des pingouins vont et viennent en se dandinant sur la plage désolée, des phoques se vautrent paresseusement sur les écueils. À part cela, aussi loin que le regard porte, on n'aperçoit aucun être vivant : ni homme ni animal. Toute vie semble s'être éteinte dans cette solitude accablante. Une seule fois ils aperçoivent des hommes de haute taille, à l'aspect sauvage et couverts de peaux comme des Esquimaux. Mais ni les clochettes ni les bonnets de couleur qu'on agite ne peuvent les attirer. Maussades et hargneux, ils s'enfuient dès qu'on veut les approcher, et c'est en vain qu'on s'efforce de trouver des traces d'habitation. Le voyage devient de plus en plus pénible, de plus en plus lent, mais Magellan se maintient impitoyablement près de la côte. » **(Stefan Zweig, Magellan, Vienne, 1938)**

« Depuis en ensuivant le même chemin vers le pôle Antarctique, allant la côte de terre, nous trouvâmes deux îles pleines d'oies et d'oisons et de loups marins (1), dont on ne saurait estimer la grande quantité qu'il y avait de ces oisons. Car nous en chargeâmes tous les cinq navires en une heure. Lesquels oisons sont noirs, ils ont des plumes par tout le corps d'une même grandeur et façon, ils ne volent point et vivent de poissons. Ils étaient si gras qu'on ne les plumait point, mais on les écorchait. Ils ont le bec comme un corbeau.

Les loups marins de ces deux îles sont de plusieurs couleurs, et de la grandeur et grosseur d'un veau ; ils ont la tête comme un veau et les oreilles petites et rondes. Ils ont les dents grandes et n'ont point de jambes, mais ont des pieds tenant au corps qui ressemblent à une main humaine, et ont des petits ongles à leurs pieds et de la peau entre les doigts comme les oisons. Et si ces bêtes pouvaient courir, elles seraient fort mauvaises et cruelles. Mais elles ne bougent pas de l'eau, nagent et vivent de poissons. » **(Antonio Pigafetta, Le voyage de Magellan, 1519-1522)**

(1) – Les oies et oisons sont des pingouins ; Les loups marins sont des otaries ou des phoques. Il semblerait d'après Pigafetta qu'il y eût une ou deux chasses aux pingouins et aux otaries pendant le séjour.

Finalement le **31 mars**, Magellan décide de se réfugier dans un golfe, à l'abri des tempêtes : « nous entrâmes dedans un port pour passer l'hiver où nous demeurâmes deux mois entiers sans jamais voir personne » (**Antonio Pigafetta**). Ils séjournèrent dans le petit golfe de San Julian pendant plusieurs mois, jusqu'au **24 août 1520**.

Quatrième étape – La mutinerie (1)

Dès le **2 avril** éclate la mutinerie menée par 3 capitaines castillans : Juan de Cartagena, Gaspar de Quesada et Luis de Mendoza qui ne supportaient plus le comportement autoritaire de Magellan. Cette rébellion n'était pas soutenue par tous les Espagnols : l'alguazil (prévôt ou chef de la police de bord) Gonzalo Gomez de Espinosa, tua le jour même Mendoza. « *Le conflit entre Magellan et les capitaines espagnols s'est déroulé avec la rapidité et la violence d'un orage d'été; (...) un grave cas de conscience se pose pour le vainqueur. Le décret royal lui accorde le droit de vie et de mort sur l'équipage soumis à son commandement, mais les principaux coupables sont les hommes de confiance du roi. Pour maintenir son autorité, il lui faut exercer un châtement exemplaire, et cependant il ne peut pas punir tous les mutins. Car comment poursuivre le voyage si, en vertu de la loi, il fait exécuter un cinquième de ses équipages ? Dans ces régions inhospitalières, à des milliers de lieues de l'Espagne, il ne peut pas se priver d'une centaine de bras. Il lui faut donc user de clémence, gagner par l'indulgence ceux qu'il devrait punir, mais cependant les effrayer par un dur exemple. Après mûres réflexions il décide de ne sacrifier qu'un seul homme, Gaspar de Quesada, qui a fait usage de ses armes et blessé mortellement son fidèle pilote Eloriaga. On commence la procédure criminelle, on fait venir les greffiers, on convoque les témoins.* » (**Stefan Zweig, Magellan, Vienne, 1938**)

Le procès s'ouvre « *Et c'est Magellan qui prononce la sentence: l'accusé, reconnu coupable, est condamné à mort.* » Le 7 avril « *Ce Gaspar de Quesada eut la tête coupée et après fut mis en quartiers.* » (**Antonio Pigafetta**). Il reste à régler le sort de Juan de Cartagena : « *Mais il reste encore à prononcer un dernier jugement, dont on ne peut dire 'il fut plus doux ou plus cruel que la mort par le glaive. Juan de Cartagena, le véritable chef de la mutinerie, et un prêtre qui a toujours excité les hommes à se rebeller, ne sont pas moins coupables que les précédents. Cependant faire exécuter par la main du bourreau l'homme que le roi lui a adjoint, ou verser le sang d'un prêtre, dont la tête a été ointe de l'huile sacrée, l'amiral, le pieux catholique, ne l'ose pas. D'autre part, les traîner enchaînés pendant des milliers de milles est impossible. En fin de compte, Magellan fuit devant la décision en les condamnant au débarquement. Quand la flotte repartira, les deux hommes, pourvus de provisions pour quelque temps, seront abandonnés sur la côte de San Julian et Dieu seul décidera de leur sort.* » (**Stefan Zweig**). Ils seront ainsi abandonnés le 24 août 1520 avec 2 épées, 30 livres de pain et du vin.

- 1 – Autant Stefan Zweig relate avec précision la mutinerie autant Pigafetta, grand admirateur de Magellan, en parle très peu et oublie de rappeler qu'Elcano était aussi un insurgé, bientôt gracié par Magellan.

Cinquième étape – La rencontre avec les Patagons

Au mois de **mai**, Magellan envoie le plus rapide de ses navires, le Santiago en reconnaissance sous les ordres du fidèle capitaine Juan Serrano. « *Un beau jour on voit descendre de la colline deux étranges silhouettes toutes chancelantes, qu'on prend d'abord pour des Patagons et que l'on apprête à recevoir à coups d'arquebuse. Mais voilà que ces hommes nus, à demi morts de faim, de froid et d'épuisement, crient de mots en espagnol. Ce sont deux matelots du Santiago. Ils apportent une mauvaise nouvelle. Dans son avance vers le sud, Serrano est arrivé à l'embouchure d'un fleuve, où le poisson est abondant, le Rio de Santa Cruz. Mais lors d'une reconnaissance un peu plus loin, une tempête a jeté le navire sur la côte, le brisant en mille morceaux. Tout l'équipage, à l'exception d'un nègre, a réussi à sauver. Il attend, dans la plus grande détresse, au Rio de Santa Cruz, qu'on vienne à son secours. Quant à eux, ils ont marché pendant onze jours le long de la côte, jusqu'au port de San Julian, se nourrissant exclusivement de racines et d'herbes!*

Magellan envoie immédiatement un canot chercher les naufragés qui sont ramenés. Mais un navire n'en a pas moins été détruit, le plus rapide de la flotte. (...) Un navire a été perdu, il a trois capitaines en moins, et avant tout une année déjà s'est écoulée au cours de laquelle il n'a encore rien fait, rien trouvé, rien découvert. » (Stefan Zweig)

Début juin 1520, pendant leur séjour dans la baie de San Julian, les marins font la connaissance de plusieurs Amérindiens de la tribu des Teluelche ou Patagons : « *Toutefois un jour, sans que personne n'y pensât, nous vîmes un géant (...) tout nu, et dansait, sautait et chantait. (...) Notre capitaine envoya vers lui un de ses gens, auquel il donna charge de chanter et sauter comme l'autre pour l'assurer et lui montrer amitié en signe de paix. Ce qu'il fit. (...) Et quand il fut devant nous il commença à s'étonner et avoir peur, et levait un doigt contremont, croyant que nous venions du ciel. Et il était tant grand que le plus grand de nous ne lui venait qu'à la ceinture, combien qu'il était de bonne disposition. Il avait un très grand visage, peint de rouge à l'entour, et ses yeux aussi étaient peints de jaune par autour, et au milieu des joues il avait deux cœurs peints. Il n'avait guère de cheveux à la tête et ils étaient peints de blanc. Quand il fut amené au capitaine, il était vêtu d'une peau de certaine bête, laquelle peau était cousue bien subtilement. (...) Ce géant avait ses pieds couverts de cette peau de ladite bête en forme de souliers ; il portait à la main un arc court et gros, dont la corde (...) était faite du boyau de ladite bête, avec une trousse de flèches... » (Antonio Pigafetta, **Le voyage de Magellan, 1519-1522**)*

Les relations entre les marins et les Patagons vont être excellentes jusque Magellan décide d'en emmener plusieurs dans son navire : « *Comme Christophe Colomb et autres explorateurs, Magellan a reçu de la Casa de Contratacion la mission formelle de ramener en Espagne quelques spécimens, non seulement des plantes et des minerais mais aussi des nouvelles espèces humaines qu'il rencontrerait au cours de son voyage. (...) Enfin on imagine une ruse assez vilaine. On fait à deux des indigènes un si grand nombre de cadeaux qu'ils ont besoin de tous leurs doigts pour ne rien laisser tomber. Puis on leur montre encore un objet au cliquetis ravissant, des chaînettes, et on leur demande s'ils ne voudraient pas en porter aux chevilles. Les pauvres Patagons rient de plaisir, et, enthousiasmés, font signe que oui. Leurs cadeaux*

dans les mains, ils regardent avec curiosité les matelots leur passer autour des chevilles ces beaux anneaux froids qui font une si joyeuse musique mais - toc ! - ils sont pris . Maintenant on peut les empoigner et les jeter à terre sans crainte, comme s'il s'agissait de sacs de sable; enchaînés, ils ne sont plus dangereux. En vain les malheureux poussent-ils de hurlements, en vain se tordent-ils sur la plage, frappant autour d'eux et appelant au secours leur dieu (...).Tels des taureaux vaincus dans l'arène, on les traîne sur le sable et on les transporte sur les navires où ils ne tarderont d'ailleurs pas à périr lamentablement par suite du manque de nourriture. » (Stefan Zweig)

Sixième étape – La découverte du passage

Le **24 août 1520**, les 4 navires quittent la baie de San Julian (naufrage du Santiago le 5 mai) et le **26 août** ils arrivent à l'embouchure du Rio de Santa Cruz découvert quelques mois plus tôt par Juan Serrano. Sans le savoir Magellan découragé a atteint son but, le fameux passage recherché : « (...) pour la première fois Magellan envisage la possibilité d'un retour en arrière ; il avoue devant ses officiers que le passage cherché n'existe peut-être pas ou n'existe que dans les eaux de l'océan Antarctique. Non seulement il a perdu sa certitude, mais même le pressentiment favorable qui lui faisait croire à l'existence de ce passage le quitte à l'heure décisive. Jamais l'histoire n'a inventé situation plus ironique que celle où trouve à ce moment Magellan lorsque, au bout de deux jours de navigation, il s'arrête à l'embouchure du Rio de Santa Cruz découvert par Serrano et ordonne encore une fois un repos de deux mois. (...) A cette date **du 26 août 1520** où Magellan donne l'ordre à l'équipage de s'arrêter une nouvelle fois, il est en fait arrivé au but. (...) Durant deux longs mois d'attente impatiente, il reste à l'embouchure de ce petit fleuve, près de cette côte déserte et abandonnée. (...) Pendant deux mois, deux mois interminables, il attend et se ronge, se demandant s'il atteindra le passage, alors qu'à deux journées de là se trouve la route qui rendra son nom à jamais célèbre.(...)

Le 18 octobre 1520, après soixante jours d'attente superflue, Magellan donne l'ordre du départ. On dit la messe, les hommes communient et les navires, toutes voiles dehors, se dirigent vers le sud. (...) Le quatrième jour, **le 21 octobre 1520**, ils aperçoivent enfin un promontoire entouré d'écueils blancs, au-dessus d'un rivage étonnamment déchiré. Derrière ce cap, appelé par Magellan Cap des Vierges, en l'honneur des saintes du calendrier, s'ouvre une baie profonde aux eaux noires. Les navires s'approchent. Quel paysage étrange et sévère! Des falaises abruptes et coupée de profondes crevasses, et tout au loin une cime couverte de neige. Mais comme tout est mort devant eux et autour d'eux ! C'est à peine s'ils aperçoivent quelques arbres et quelques buissons. Seul le bruit incessant du vent traverse le silence de cette baie déserte. Les hommes contemplent, morose, ces eaux sinistres ,Il leur paraît impossible que cette baie entourée de montagnes et ces eaux noires comme celles de l'enfer puissent conduire à un rivage plat ou à la « mer du Sud », la mer claire, radieuse, ensoleillée, dont ils rêvent depuis si longtemps. Unanime, les pilotes expriment leur conviction que cette entaille ne peut être qu'un fjord, semblable à ceux de pays du Nord, et que c'est peine perdue que d'explorer à la sonde ou de fouiller cette baie. » (Stefan Zweig)

Deux navires, le San Antonio et la Conception sont envoyés en reconnaissance : ils s'engouffrent dans le passage, revinrent au bout de 2 jours avec une bonne nouvelle, le passage tant recherché est enfin découvert. Mais tous ne sont pas d'accord sur la suite des événements : faut-il poursuivre la route comme le pense Magellan malgré la forte diminution des vivres restants ou au contraire, rentrer en Espagne comme le suggère le pilote portugais du San Antonio, Esteban Gomez : « *Gomez déclare que maintenant que, selon toute apparence, on a découvert le passage, on ferait mieux d rentrer en Espagne et de reprendre, avec une flotte nouvellement équipée, le voyage des îles. À son avis les navires ne sont plus en état de tenir la mer, en outre ils sont insuffisamment pourvus de vivres, et personne ne sait jusqu'où s'étend la mer du Sud (Océan Pacifique). S'ils s'égarer sur cet océan inconnu et ne trouvent pas vite un port, la flotte périra misérablement.* » **(Stefan Zweig)**

Magellan décide finalement de poursuivre la route. « *Les capitaines ont reçu en silence l'ordre de Magellan. Maintenant les deux navires qui doivent explorer le canal dans la direction du sud-est, le San Antonio sous le commandement d' Alvaro de Mesquita, et le Concepcion sous celui de Serrano, peuvent se mettre en route, et bientôt ils disparaissent dans la sinuosité des baies . L'équipage des deux navires restés à l'arrière passe le temps d'une façon plus agréable. Le Trinidad et le Victoria demeurent ancrés à l'embouchure du fleuve des Sardines.* » **(Stefan Zweig)**

Au bout de quelques jours le Concepcion revient seul, le San Antonio a disparu. La Victoria part à la recherche du San Antonio ; les deux autres font ainsi une escale forcée mais qui leur permet de récolter du céleri sauvage dont ils font des conserves dans du vinaigre : « *nous trouvâmes, de demi-lieue en demi-lieue, bon port et lieu de surgir, de bonnes eaux, du bois tout de cèdre, du poisson aussi, comme sardines, des missiglioni (moules) et une herbe fort douce appelée appio (1) dont il y en a aussi de la même sorte qui est amère. Et croît cette herbe auprès des fontaines, de laquelle, pour ne trouver autre chose, nous mangeâmes plusieurs jours.* » **(Stefan Zweig)**

Finalement après consulté son astrologue Andres de San Martin qui lui annonce que le San Antonio a déserté et que son capitaine est prisonnier à bord, Magellan décide de poursuivre sa route (2).

(1) – Céleri sauvage recommandé plus tard comme antiscorbutique. Sans le savoir, ils vont ainsi se protéger du scorbut pendant la traversée de l'Océan Pacifique.

(2) - En réalité le capitaine Alvaro de Mesquita a été mis au fer par le pilote Esteban Gomez qui décide de déserté et de repartir pour Séville ; sur les 59 marins, 55 reviennent vivants le 6 mai 1521 à Sanlucar, le port de Séville.

Le 23 novembre 1521, 166 hommes réparties sur les trois navires repartent, doublent le Cap Désiré à la sortie du détroit le 28 et s'engagent dans l'Océan Pacifique.

Septième étape – La traversée du Pacifique et l'arrivée aux Mariannes

« Mercredi 28 novembre 1520, nous (...) entrâmes en la mer Pacifique, où nous demeurâmes trois mois et vingt jours sans prendre vivres ni autres rafraîchissements. Nous ne mangions que du vieux biscuit tourné en poudre, tout plein de vers et puant, pour l'ordure de l'urine que les rats avaient faite dessus et mangé le bon, et buvions une eau jaune infecte. Nous mangions aussi les peaux de bœuf qui étaient sur l'antenne majeure (afin qu' elle ne rompît les haubans) 3) et qui étaient très dures à cause du soleil, de la pluie et du vent. Et nous les laissions par quatre ou cinq jours en la mer puis les mettions un peu sur les braises, et ainsi les mangions. Et encore assez de sciure d'ais et des rats qui coûtaient un demi-écu l'un, et encore ne s'en pouvait-il trouver assez. Outre les maux dessus dits, ce mal que je dirai était le pire.

C' est que les gencives de la plus grande partie de nos gens croissaient dessus et dessous, si fort qu'ils ne pouvaient manger et par ainsi ils mouraient tant qu'il nous en mourut 19. (...)Mais outre ceux qui moururent, il en tomba vingt-cinq ou trente malades, de diverses maladies tant aux bras qu'aux jambes et autres lieux, en telle sorte qu'il en demeura bien peu de sains. Toutefois, la grâce à Notre-Seigneur, je n' eus point de maladie. » (Antonio Pigafetta)

En réalité il n'y eut que 9 morts malgré des conditions de vie très difficiles (tous appartiennent à la Victoria, le seul navire qui n'avait pu charger du céleri sauvage) : *« Si le scorbut a été présent, la soif et la faim ont été des maux pires encore. Le manque de pluie a été tragique et les marins ont dû se contenter, après le passage de l'équateur le 13 février 1521, de maigres rations d'eau croupie. La pêche a été insuffisante et les vivres ont manqué, la chair avariée de manchots séchés s'étant épuisée depuis longtemps, et ils ont parfois dû manger de la sciure de bois protéinée de vers grouillants, de rares rats achetés un demi mois de solde et les cuirs longuement bouillis et plutôt bourratifs des haubans. »*

L'escale de trois jours sur l'île de Guam aux Mariannes s'avère très violente. Après une prise de contacts pacifique, les indigènes volent rapidement une chaloupe et, en représailles, les marins descendent à terre, pillent, tuent au hasard et brûlent les maisons. Les autochtones ont découvert les Européens et Magellan appelle l'archipel « îles des Larrons ». Les navires atteignent ensuite les premières îles de « Saint Lazare », rebaptisées plus tard en 1542 « Philippines » en l'honneur de l'héritier espagnol, le futur Philippe II. La flotte fait alors plusieurs haltes pour se ravitailler et raccourcir les vaisseaux. Pour la première fois, l'esclave de Magellan, Enrique, peut parler en malais avec ses interlocuteurs. (...)

Du départ de Guam (9 mars 1521) à l'arrivée à Cebu (7 avril), la flotte navigue pendant 34 jours, avec une escale à Homonhon dans le détroit de Surigao (17 au 25 mars) puis à Limasawa (28 mars au 4 avril). Cette errance d'île

en île répond à une nécessité de signer des traités de paix et de commerce avec des seigneurs locaux, mais a peut-être d'autres raisons plus profondes que révèle un document retrouvé au XIXe siècle, le Journal de bord de la Victoria, rapporté par Francisco Albo : les estimations de longitude qu'il porte indiquent clairement que l'expédition aurait pénétré dans le domaine réservé aux Portugais. (Michel Chandeigne, Histoire, de l'Antiquité à nos jours, hors-série, n°60, décembre 2020)

Huitième étape – Vers la mort de Magellan

« Le 7 avril 1521, la flotte arrive en vue de l'île Cebu. De nombreux villages montrent de loin qu'elle compte une population très dense. (...) Magellan se rend compte qu'il a affaire ici à un radjah ou un prince d'un rang supérieur, car la rade abrite des jonque étrangères et d'innombrables petites barques indigènes. Il lui faut donc se présenter d'une manière imposante. Sur son ordre, les navires tirent une salve en guise salut et, une fois de plus, ce miracle du tonnerre par un temps serein provoque un grand effroi chez les indigènes, qui s'enfuient en criant dans toutes les directions. Mais Magellan envoie aussitôt à terre son brave interprète Henrique pour faire savoir au roi (...) Mais le roi, ou plutôt le radjah Humabon, n'est pas aussi naïf que les indigènes des îles des Larrons et les « géants » de la Patagonie. Il connaît l'argent et sa valeur. (...) Le Roi déclare froidement à Henrique qu'il ne refuse pas à son maître l'entrée dans le port et accepte bien volontiers les relations commerciales qu'il lui propose, mais il faut qu'il paye la taxe. (...)

Et il fait appeler à titre de témoin un commerçant maure qui vient d'arriver (...) et qui a payé la taxe sans protester. Bientôt ce dernier apparaît, et tout de suite il pâlit. Au premier regard jeté sur les grand navires (...), il a compris ce qu'il en était. Malheur si les chrétiens ont découvert aussi ce dernier coin caché de l'Orient où l'on pouvait encore se livrer au commerce sans être gêné par eux (...) En hâte, il chuchote à l'oreille du roi qu'il faut être prudent et ne pas entrer en conflit avec ces hôtes malencontreux. Ce sont les mêmes, dit-il- et ici il confond les Espagnols avec les Portugais -, qui ont pillé et conquis Calicut, l'Inde et Malacca. Personne ne peut résister à ces diables blancs. (...)

Magellan n'avait pas été reconnu une seule fois durant tout ce voyage. Aux indigènes de la Patagonie, les Espagnols étaient apparus comme des êtres célestes, et les habitants des îles des Larrons s'étaient enfuis devant eux comme devant des démons. Mais ici, à l'autre bout de la terre, les Européens se trouvent en face de quelqu'un qui les connaît. (...) L'avertissement du commerçant maure a fait sur le roi d Cebu une forte impression. Intimidé, il renonce immédiatement à la taxe exigée. »

A Cebu (Philippines), les Espagnols établirent leur camp vivant pendant quelques jours comme dans un rêve. Humabon prêta fidélité au roi d'Espagne et fut baptisé. Le chef de Mactan, une île voisine refuse ce vasselage. Magellan accompagné d'une soixantaine d'hommes engage une expédition punitive contre le rebelle.

Neuvième étape – La mort de Magellan (racontée par S. Zweig et A. Pigafetta)

Cette nuit du 26 avril 1521, où Magellan s'embarque avec ses 60 hommes pour traverser le mince détroit qui sépare les deux îles, les indigènes prétendent avoir vu sur le toit d'une case un étrange oiseau noir, semblable à une corneille. Et voici que soudain, personne ne sait pourquoi, tous les chiens commencent à hurler. Non moins superstitieux que le indigènes, les Espagnols, effrayés, font le signe de la croix. Mais de pareils présages feront-ils reculer devant une escarmouche avec un petit chef indigène un homme de la trempe de Magellan?

Malheureusement ce petit chef frondeur a un allié excellent dans la structure particulière de la côte. Les récifs de coraux qui la défendent interdisent aux canots de s'approcher du rivage. Les Espagnols ont donc dans l'impossibilité d'employer leur moyen de combat le plus impressionnant: le feu meurtrier des mousquetons et des arquebuses, dont le seul tonnerre suffit la plupart du temps pour faire fuir les indigènes. Renonçant à ce moyen de combat, 40 d'entre eux, lourdement armés - les autres restent dans le canots - se jettent à l'eau avec à leur tête Magellan, qui, comme l'écrit Pigafetta « *tel un bon pâtre ne voulait pas quitter son troupeau* ». Avec de l'eau jusqu'à la ceinture, ils s'avancent jusqu'au rivage, où les Indiens les attendent en hurlant et en brandissant leurs boucliers. Et bientôt les deux adversaires en viennent aux prises.

Des différentes descriptions qui nous sont parvenues de ce combat, la plus exacte est probablement celle de Pigafetta qui, lui-même grièvement blessé par une flèche, luttait jusqu'au dernier moment auprès de son cher capitaine. « *Nous sautâmes, raconte-t-il, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous dûmes avancer deux bonnes portées de flèches jusqu'au rivage, tandis que nos canots, à cause des récifs, ne pouvaient pas nous suivre plu loin. À terre nous trouvâmes 1500 indigènes, partagés en trois bandes, qui coururent sur nous en poussant des cris effroyables. Deux d'entre elles nous attaquèrent par les flancs et la troisième de face.*

Notre capitaine divisa les hommes en deux groupes. Des canots, nos mousquetaires et nos arquebusiers tirèrent pendant une demi-heure, mais inutilement, parce que les projectiles, à une telle distance, ne pouvaient plus traverser les boucliers ou ne faisaient que de blessures sans gravité. Ce que voyant le capitaine cria de ne plus tirer (manifestement pour économiser les munitions), mais on ne l'écouta pas. Lorsque les indigènes se rendirent compte que nos balles ne leur faisaient presque aucun mal, ils cessèrent de reculer. Poussant de cris de plus en plus forts et sautant de côté et d'autre pour éviter nos projectiles, ils se rapprochèrent peu à peu, en se couvrant de leurs boucliers et firent pleuvoir sur nous une grêle de flèches, de telle sorte que nous pouvions à peine nous défendre.

Pour les effrayer, le capitaine envoya quelques-uns de nos hommes mettre le feu à leurs cases. Mais cela ne fit que les rendre encore plus frénétiques. Plusieurs des indigènes coururent du côté du feu, qui dévora 20 ou 30 cases et abattirent deux de nôtre. Le reste se précipita sur nous avec une fureur qui toujours s'accroissait. Lorsqu'ils remarquèrent que si nos bustes étaient protégés nos jambes ne l'étaient pas, ils les prirent comme cible.

Le capitaine eut le pied traversé par un flèche empoisonnée, sur quoi il donna l'ordre de reculer pas à pas. Mais presque tous nos gens se mirent à prendre la fuite d'une façon précipitée, ce qui fit que nous ne restâmes pas plus de

sept ou huit avec lui. De tous les côtés l'ennemi nous criblait de projectiles, et nous étions incapable d'opposer aucune résistance. Les bombardes que nous avions dans les canots ne pouvaient pas nous aider, car l'eau peu profonde ne permettait pas à ceux-ci d'avancer. Ainsi nous reculions de plus en plus tout en combattant sans cesse, et nous étions déjà à une portée de flèche du rivage, avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Mais les indigènes continuèrent à nous poursuivre, repêchant les javelots qu'ils avaient déjà lancés contre nous, de telle sorte qu'ils pouvaient se servir cinq ou six fois du même projectile. Ayant reconnu le capitaine, ils le visèrent particulièrement. À deux reprises ils réussirent à lui faire tomber son casque. Mais lui, avec quelques-uns de nous, resta à son poste comme un brave chevalier, sans tenter un nouveau recul, et ainsi nous combattîmes pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'il reçût une flèche en plein visage. Dans sa colère il perça immédiatement la poitrine de son agresseur d'un coup de lance, mais celle-ci resta dans le corps du mort. Le capitaine essaya alors de tirer son glaive hors du fourreau, mais il ne put y parvenir, un projectile lui ayant paralysé le bras droit. Voyant cela les ennemis se précipitèrent sur lui tous à la fois, et l'un d'eux lui fit d'un coup de sabre une telle blessure à la jambe gauche qu'il tomba la tête en avant. Aussitôt tous les Indiens se jetèrent sur lui et le percèrent à coups de lances. Et c'est comme cela qu'ils tuèrent notre miroir, notre lumière, notre consolation, notre chef dévoué. »

Ainsi périt, dans une bagarre stupide avec une horde de sauvages, le plus grand navigateur de tous les temps. Un génie, qui (...) a maîtrisé les éléments, vaincu toutes les tempêtes et triomphé de tous les obstacles est abattu par un misérable roitelet indigène ! Mais peu importe son destin personnel, du moment qu'il a vaincu, et que sa mission est accomplie. Pourquoi faut-il cependant que la tragédie de sa mort soit suivie aussitôt d'une comédie burlesque ? Ces mêmes Espagnols qui, peu d'heures encore auparavant, n'avaient que mépris pour ce petit prince philippin, s'abaissent à tel point qu'au lieu d'aller chercher immédiatement des renforts pour arracher à ses meurtriers la dépouille de leur chef ils envoient des intermédiaires auprès de Cilapulapu pour le prier de la leur rendre contre de verroteries et des mouchoirs de couleur. Mais le radjah repousse fièrement la proposition. Le corps de son ennemi n'est pas à vendre. Il le garde comme trophée. Car on sait maintenant dans tout l'archipel que Cilapulapu le Grand a abattu le maître de l'éclair et du tonnerre aussi facilement que s'il s'était agi d'un oiseau.

On ignore ce qu'est devenu le corps de Magellan, à quel élément a été restituée sa dépouille. Aucun témoignage ne nous est resté à ce sujet. Ainsi s'est perdu mystérieusement dans l'inconnu la trace de l'homme qui arracha à l'océan son mystérieux secret.

La mort de Magellan par Ginés de Mafra

Ginés de Mafra s'embarque comme marin sur la Trinidad. Retenu prisonnier à Ternate par le capitaine portugais Antonio de Brito, il revient à Lisbonne, après moult péripéties, le 25 juillet 1526 (plusieurs années après le retour de Pigafetta). Son récit, écrit en espagnol, conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, a été publié pour la

première fois en 1920. (...) il a été rarement publié malgré son extrême intérêt, ne serait-ce que par sa qualité narrative (...) ; il offre en outre une grande variété de détails absents des autres témoignages et souvent très éclairants (*Michel Chandeigne, Le voyage de Magellan, édition Chandeigne*)

« Non loin de l'île de Cebu, vers le nord, il s'en trouve une autre, plus petite, nommée Matan [Mactan], où régnait à l'époque un seigneur plein de superbe. Convoqué par Magellan, il s'en montra offusqué et dit haut et fort qu'il allait venger cet affront ; le seigneur de Cebu conseilla d'ignorer cette affaire, disant que ce rebelle s'adoucirait avec le temps et qu'il viendrait le visiter car il avait pris sa sœur pour épouse. Mais Magellan, à ce qu'on en dit, voulant le pouvoir perpétuel sur ces îles et désirant s'emparer de celle de Cebu, comme il l'avait maintes fois répété, et voir de nombreux peuples soumis à elle, décida d'aller à Mactan.

Le seigneur de Cebu, voyant que c'était là sa volonté, choisit de l'aider, déclarant que bien que l'ennemi fût son beau-frère, il préférait le lien d'amitié au lien de parenté. Plus téméraire que prudent, Magellan le remercia et, acceptant sa présence à contrecœur, il n'en refusa pas moins le renfort de son armée, en lui disant de contempler la façon dont les lions d'Espagne livrent combat. Il perdit là de son autorité car un homme à qui on a confié une mission si importante n'avait alors nul besoin de faire des démonstrations de force, car de cette victoire il ne pouvait recueillir que peu de fruits. Bien au contraire, il mit en péril la navigation qui lui avait été confiée et qui était bien plus noble. Mais laissons cela.

Il fit donc armer 40 hommes d'équipage et se dirigea vers Mactan à bord de deux chaloupes (1). Il était escorté pour son déplaisir, du seigneur de Cebu, qui amenait environ 2000 hommes, lesquels devaient seulement contempler le spectacle de la bataille. Il ne fut pas facile de retenir Magellan qui, sitôt arrivé à Mactan, voulut débarquer ; il se résigna toutefois devant le conseil du seigneur de Cebu qui lui remontra qu'il ignorait le terrain et qu'il devait attendre le lever du jour. Magellan débarqua à l'aube avec 34 hommes, dont 13 arquebusiers, les autres restant à la garde des embarcations.

Le seigneur de Cebu débarqua également, au grand déplaisir de Magellan ; accompagné de son armée, ce seigneur devait seulement contempler la bataille, Magellan ne cessant de lui recommander de ne point prendre part au combat et d'user de quelque signe de reconnaissance pour ses troupes. La marée était basse et ils durent laisser les chaloupes au large. Prenant terre, ils virent un village non loin d'une palmeraie et apparemment déserté. Magellan ordonna de brûler un logis et ce fut alors que 50 hommes dissimulés surgirent de l'intérieur, armés de cimenterres (2) et protégés de boucliers, qui commencèrent à attaquer nos hommes avec violence. Un de ces barbares asséna un coup si fort dans le muscle d'un Galicien (Rodrigo Nieto) que ce membre fut aussitôt tranché et que l'homme trouva la mort sur-le-champ. Les nôtres, pour en tirer vengeance, chargèrent, et les ennemis durent battre en retraite ; ils les pourchassaient quand d'autres indigènes jaillirent soudainement d'un chemin à revers, comme dans une embuscade ;

1 - Trois selon Pigafetta et le pilote génois. Le premier donne le nombre de 60 hommes (de 50 à 60 selon le second), parmi lesquels 49 débarquèrent. 2 - sabre lourd à lame courbée

ils fondirent sur les nôtres dans une grande clameur et commencèrent à les massacrer. Magellan avait déjà plusieurs blessures au visage et aux jambes et, bien qu'on le suppliât de laisser les troupes de Cebu venir l'assister, il refusa, ne cessant d'encourager les siens et se vidant de tant de sang qu'il tomba mort.

Indignés, les indigènes de Cebu se lancèrent alors à l'assaut et mirent l'ennemi en fuite. Ils recueillirent nos blessés et les portèrent vers les chaloupes, abandonnant 12 cadavres 2 sur cette terre, dont Magellan. Les blessés regagnèrent l'île du seigneur de Cebu en sa compagnie. On peut mesurer à cette lecture l'imprudence de l'infortuné Magellan qui voulut résoudre une chose de si peu d'importance, laquelle aurait, avec le temps, trouvé bien meilleure solution. »